

Mexique, Bolivie, Equateur, Pérou, Brésil, Haïti, Guyane, Mexique. Eclats d'Amériques

Patrick Dahlet
Ambassade de France à Brasilia
Université des Antilles et de la Guyane (Isef/Crillash)

Toute pensée qui justifie réellement l'univers
s'avilit dès qu'elle est autre chose qu'un espoir.

André Malraux

Résumé : *Vivre et pouvoir parcourir intimement, depuis vingt ans, ces régions si lointaines et si proches que sont l'Amérique latindienne et la Caraïbe créole, a une portée particulière. C'est un transport dans le réel légendaire le plus cru, à l'image des quelques instantanés et fréquentations que livre cette chronique : à Mexico, la « dignité rebelle » au diapason du monde ; sur le Titicaca, Mephisto récitée en espagnol par un jeune Aymara de langue écorchée ; en Bolivie, la fin du Che, de chair, de sang et d'avenir ; à São Paulo, des milliers de motoboys jetés entre les voies ; à Belém, Victor Hugo rencontré sous un auvent ; à Port-au-Prince, des brésiliens tout bleus dans un pays ravagé ; à Saint-Georges de l'Oyapok, M. La Bonté, qui ne se reconnaît pas soi-même : « malgré on est des indiens, mais on parle plusieurs langues ». Où est la fiction, où est le réel ? Pas de vérité découverte, et encore moins assénée donc. Simplement des tentatives de partage de regards et quelques effets révélateurs d'histoires gavées de chavirements identitaires, le temps de trouver quoi dire, pour suggérer d'abord un certain silence et ensuite une éthique éducative qui évite la confiscation de langues et de paroles à peine (re)conquises.*

Mots-clés : *Traversées, identités, coupures, auto-affirmations.*

Méjico - Bolivia -Ecuador -Perú - Brasil -Haïti -Guyana -Méjico
Resplandores de las Américas

Resumen : *Vivir y poder recorrer intimamente, desde hace veinte años, estas regiones tan alejadas y tan próximas de la América latinoindia y el Caribe criollo, tiene un alcance especial. Es un viaje hacia la realidad legendaria más cruda, como algunas de las instantáneas y relaciones que ofrece esta crónica: en Méjico, la "dignidad rebelde" al diapason del mundo; sobre el Titicaca, Mephisto recitado por un joven Aymara en un español aproximado; en Bolivia, el final del Che, en carne, sangre y porvenir; en São Paulo, millares de motoboys lanzados por las vías; en Belém, Victor Hugo encontrado bajo un toldo; en Port-au-Prince, brasileños completamente azules en un país devastado; en Saint-Georges de Oyapok, M. La Bonté que no se reconoce a sí mismo: "a pesar de ser indios, pero hablamos varias lenguas". ¿Dónde está la ficción, dónde lo real? Ninguna verdad revelada, y menos impuesta. Simplemente intentos de compartir miradas, y*



Synergies Espagne n° 2 - 2009 pp. 129-139

algunos efectos reveladores de historias impregnadas de vuelcos identitarios, justo el tiempo de saber qué decir, para sugerir primero un cierto silencio y después una ética educativa que evite la condena de lenguas y de palabras a penas (re)conquistadas.

Palabras clave: *Travesías, identidades, separaciones, auto afirmaciones.*

Mexico - Bolivia - Ecuador - Peru - Brasil - Haïti - Guyana - Mexico
The shining of the Americas

Abstract: *Being able to live in and travel around these regions which are so far away from, yet so near to, Latino-Indian America and the criollan Caribbean has a special meaning. It is a journey towards one of the crudest legendary realities, just like some of the snapshots and relations chronicled here : in Mexico, the 'rebel dignity' tuning-fork of the world ; about Titicaca, Mephisto recited in a sort of Spanish by a young Aymaran; in Bolivia, the end of Che, in flesh, blood, and future promises ; in São Paulo, thousands of motoboys thrown on the rails ; in Belém, Victor Hugo found under an awning ; in Port-au-Prince, bright blue Brazilians in a country that has been devastated; in Saint-Georges de Oyapok, M. La Bonté who doesn't even recognise herself : « in spite of being indians, but we speak several languages ». Where is the purely fictional and where is the reality ? No truth revealed and certainly not if it is an imposition. Simply with the intention of sharing experiences, and some revealing effects created by stories impregnated with identity changes, just the time to know what to say, in order to suggest, firstly, a certain silence, and then an educative ethics which avoids condemning languages and words that have hardly been (re)conquered.*

Keywords: *Journeys, identities, separations, self-affirmations.*

Quand on voyage, c'est un peu comme si à chaque carrefour on attendait une apparition qui a le sens d'un miracle. C'est le sens du voyage : l'anticipation des autres, paysages et visages, où ils mènent, l'envoûtement de l'Autre. Mais, quand l'apparition se produit, dans le pays sud-américain ou caraïbe, superbe, suave et impitoyable que l'on découvre, on ne sait jamais si c'est de délice ou de rage qu'il faut trembler. C'est l'ambiguïté du voyage - vacances, missions ou migrations - en Amérique latindienne, si étrangement familière et si familièrement étrange pour nous, un voyage au bout de soi, au cœur de nos questionnements : un furieux désir de partage, le partage trop inégal. Mes déplacements dans l'espace sud-américain et caraïbe me font voir des villages ancestraux universels et des métropoles modernes partielles D'hallucinantes traversées donc, avec leurs éclats : les luttes pour des droits qui unissent les vies de tous ceux qui refusent d'être écartés ou châtiés parce qu'ils ont ce nom, cette langue, cette culture, cette sexualité, cette peau ou ces idées à cet endroit-là.

Les quelques tracés de voyages qui suivent sont de ceux qui s'imposent naturellement quand, arrivé à mi-chemin, je me retourne. On a beau être absorbé par sa mission, marcher à grands pas ou rouler à grande vitesse. Quand on se penche sur elles, ce que certaines rencontres de voyage ont semé de langues et de cultures mêlées nous dépasse toujours. Capter ici le souffle et la soif de quelques-unes d'entre elles, c'est exprimer ma reconnaissance à des cultures et des personnes qui

m'apprennent depuis près de vingt ans, et rendre un bien modeste hommage, à tous ceux qui veulent façonner un monde pour tous les villages.

Mexico (2001). Samedi 10 mars, en fin d'après-midi, un journaliste, cuirassé d'un gilet multipoches pour parer à tout événement, jette deux gros sacs kaki noyés d'étiquettes de toutes destinations dans le hall du grand hôtel où sa rédaction lui a réservé une chambre. C'est bien cela. A la réception on lui confirme qu'il a la 407. Elle surplombe la Plaza de las Armas, le Zocalo. C'est l'une des meilleures pour tout voir, avec quelques autres déjà occupées par certains de ses confrères. Justement en voilà un. Il ne se souvient plus très bien où il l'a rencontré. Le coup d'état de Jaruzelsky contre la Pologne de *Solidarnosc* en 1981, les massacres d'indiens et de paysans en 1982 et 1983 au Guatemala pendant la dictature d'Efraïn Ríos, la chute du mur de Berlin en 1989, la disparition de l'Union soviétique en 1991, le Kosovo, la Tchétchénie, le Golf, le Rwanda, le Venezuela... l'Ukraine... Mais au fond, peu importe, il l'avait forcément rencontré quelque part où les hommes et la terre partaient en quenouilles, en tout cas dans un endroit d'où il avait fallu tirer un reportage explosif : « C'est bien là en face que ça doit se passer cette fois ? » lance-t-il à son collègue de papiers en écumant fébrilement le hall de l'hôtel où il avait établi ses quartiers de presse. Le lendemain c'est le dimanche 11 mars. Le sous-commandant Marcos entre triomphalement, avec vingt-trois autres majors de l'*Ejercito Zapatista de Liberación Nacional* (EZLN) sur le Zocalo après avoir marché plus de 3000 km depuis la province du Chiapas. Au milieu d'une multitude solidaire, sa voix annonce à l'universel, de derrière son éternel passe-montagne, au nom de dix millions d'indiens : « Nous voici, nous sommes la dignité rebelle, le cœur oublié de la patrie ».

Au salon de l'hôtel où il carburait au Bourbon qu'il se ferait rembourser (il y comptait bien), notre journaliste donnait à tous ceux qui voulaient l'entendre son avis sur ce qui se passait dehors. La dépêche standard qu'il rédigeait répercuterait la bonne nouvelle dans le monde. Tout s'était bien passé. Le sous-commandant Marcos avait reconnu l'incontestable légitimité du nouveau président du Mexique, Vicente Fox. La paix était acquise. On pouvait être rassuré. Le Chiapas continuerait à produire l'électricité dont on avait besoin. C'était le bidonnage que livrerait le journaliste dans sa dépêche. Bien sûr ils ne sont pas tous comme lui.

Du succès de cette marche dépendait en grande partie l'avenir des peuples indiens du Mexique et d'ailleurs, et de bien d'autres mouvements de résistance probablement. Or personne ne pouvait dire, comme un certain nombre de pisseurs de dépêches l'ont pourtant fait, si elle allait être un succès. D'autant que Vicente Fox n'avait ni libéré tous les prisonniers Zapatistes, ni retiré son armée du Chiapas, ni ratifié les accords sur les droits des indigènes, comme le réclamait Marcos pour entamer des négociations. La nuit est tombée sur le Zocalo. Elle est calme et douce. Les rues se remplissent de passants et de véhicules, les magasins ferment, et les bars s'illuminent un à un. Une nouvelle vie commence. Une autre population prend la relève. Des adultes en guenilles récupèrent des cartons en guise de matelas et se regroupent sous un porche. Les plus affamés se retrouvent à la sortie des restaurants et lorgnent les premières poubelles. Tous semblent fatigués, comme en fin de parcours. Les gamins de tous âges qui débarquent des quartiers de banlieue se mêlent rarement à eux.

Plus débrouillards, ils sont à l'affût de la moindre pièce. A les voir n'en faire qu'à leur tête, apparemment maîtres de leur corps et de leur temps, surgit l'idée - inconcevable - que la vie des rues pourrait bien être un idéal de liberté et d'action auquel n'importe quel adolescent aspire. En regardant fixement par-delà les vagues scintillantes de lucioles qui tournoient devant moi et les feux des voitures qui filent, je vois Marcos et ses compagnons disparaître dans la forêt, happés par les plantes et l'ombre : peut-être se poursuivent-ils et se parlent-ils de retirer le passe-montagne ? Un jour peut-être quand leur droit sera dit. En attendant leur monde est ombre, affligée mais pas muette, sœur d'élection de leur soleil, celui qui nous éclaire.

Quito, Otavalos, Chimborazo (2002). A Quito, entre les oraisons des églises et les banderoles annonces de cybercafés tendues sur des murs effondrés, tous les mercredis des parents en cercle devant le palais présidentiel. Enragés de patience, ils dressent la photo de leurs enfants morts et disparus pendant leur service militaire. Ils cherchent encore. Comme les mères de la place de Mai à Buenos Aires. A Otavalos, au marché du samedi, uni au débat bleu-or des femmes et des hommes, le grand cri que pousse le cochon, avant de consentir à sa vente, quand un fer violentesa gueule. Cette route du sud que l'on suit, qui ne finira plus jamais, la Panamericana, toute entière entre 0 et 5000m au-dessus du niveau de la mer (m.s. n.m) : un trait neuf sur le monde visible, au-dessus des vallées stériles et profondes, en dessous de la ligne d'argent des neiges qui mûrissent au soleil.

Un trait sombre aussi qui confond son aride misère avec le destin mécanique de la roche des Andes : au bord de la route, les paysans indiens regardent leurs enfants au ventre lourd, nourris de rien, et pensent tout au fond à une plus haute misère encore - ils me l'ont répété -, celle d'être progressivement privés de leurs langues, et avec elles de leur manière de voir le monde. A l'extrême pointe d'une piste enfin, à 5000m, coiffé par les neiges du Chimborazo (6272m), je découvre l'ailleurs qui est le leur, celui qu'ils nous offrent de retrouver : dans l'espace rempli de silence, une nouvelle part du monde, celle dont ici les peuples indiens sont la ligne inflexible et sans cesse menacée.

Cuzco, Puno, Uros (2002). En premier lieu, la volée du vent sur le sable cru à l'assaut de la terre tout au long des 1000 km de la Panamericana qui traverse le désert du littoral nord, et par moment un mouvement de pèlerins qui sortent sans un accroc du sable. Sueur. Lueur. Devant eux, l'un des leurs progresse courbé sous la croix du Christ. Plus tard, brusquement Cuzco. Quand on y vient par la route, c'est souvent la peau raidie de froid qu'on entre dans la ville, mais le cœur battant comme un tambour. Cuzco un rêve avec un brasier en lui : ses racines incas précipitées dans la terre. Plus loin le fantôme solaire du Macchu Pichu : toute une journée, j'ai essayé de voir ce qu'il regarde au loin. A Puno, des dizaines de grévistes de la faim sous les arcades de la mairie, licenciés par la privatisation de l'électricité péruvienne vendue à une multinationale étatsunienne. Bientôt ce sera le tour de l'eau. Et au large de Puno, l'île en roseau de Uros et celle d'Amantani. Emouvant ce groupe d'étudiants indiens en sociologie venus de Lima pour (re)connaître la culture uros / aymara et stupéfiant le fils de mes hôtes sur Amantani : il transcrivait minutieusement (en espagnol) sur son cahier d'écolier une scène après l'autre de Méphistophélès de Goethe, que j'avais longuement étudié dans ma jeunesse alsacienne.

Altiplano (2002). Ici, le vent est assez insupportable. Il renverse les cyclistes quand ils filent sur leur vélo. Il renverse aussi les fleurs des arbres en fleurs : de grosses branches roses et blanches jonchent le sol. En outre, le vent dessèche tout : cette aridité, c'est la faute du vent. Il hérissé la surface brillante du *Cerro*. C'est très troublant de les voir disparaître là-dessous. Là-dessous ? dans les veines de la terre où avec des moyens rudimentaires, leurs ongles souvent, ils vont extraire la richesse du pays, ou ce qu'il en reste : l'étain. Quand le silence devient principe élémentaire de survie, comment savoir ce qui traverse l'esprit de ces Indiens Aymaras, que les coups de griffes du vent glacé précipitent en processions dans les entrailles d'Oruro, cité minière inhospitalière accrochée aux flancs des hautes cimes de l'altiplano bolivien.

« Dix heures par jour au moins courbés là-dedans », me glisse Carlos, un robuste sexagénaire, en les regardant s'enfoncer dans l'ignoble boyau. Un travail exténuant. Brutal et aléatoire. Et qui s'assombrit encore lorsque les filons s'appauvrissent ou que les cours mondiaux chutent. « C'est plus supportable lorsqu'on mastique des feuilles de coca, pour donner de l'énergie », lâche tranquillement Carlos, qui sait de quoi il parle. Pendant près de quarante ans il a excavé dans la ténèbre des abysses. Jour après jour. Disparu. Réapparu. Carlos, mon ami, est toujours revenu au jour. Un éclair tournoie dans ses yeux : comme un espoir et un dû. « Un jour nous irons, tranquilles », me confie-t-il.

Qu'on croit ou non à la lumière nouvelle de l'avenir, le fait est là, sidérant : il y a beaucoup de tendresse dans l'air quand l'ancien guérillero serre les dents, peut-être parce qu'il a aussi en lui tout un tournoiement de larmes impossibles et de générosité sans limites. Nous sommes arrivés sans plus de paroles à la maison. La maison : le siège de la *Central Obrera Departemental*. Au-dessus du portail, le *O* qui abrège *Obrera* a le profil du *Che*. Alors Carlos se rappela pour tous, qui connaissent le même secret, qui ont les mêmes mots dans la bouche : la fièvre, les élans et les peurs d'*Ernesto*. Et cette flamme qui est en lui, en eux, depuis trente-cinq ans. Mais ce n'est pas le superbe guérillero de poster, que l'adolescent que j'étais a scotché aux murs, que raconte Carlos. Derrière les traits légendaires parfaitement juvéniles du *Che* qui ignore le tremblement, c'est *Ernesto*, asthmatique et faillible qui a surmonté ses peurs, ses souffrances et ses doutes pour endosser la cause des miséreux et des sans-terre, que Carlos évoque, comme pour écarter les mirages ; pour rester en alerte sur les enjeux urgents de notre vie pratique, à distance de l'heure nostalgique. *Ernesto* erre par-ci et par-là. C'est un homme toujours cerné par la maladie et les cadavres, un homme réformé du service militaire qui marche des heures dans la montagne, patauge dans la boue, se plaint du manque de nourriture, mais surtout de l'incompréhension des paysans boliviens. « Il demandait avec les yeux ce qu'il devait faire, alors qu'il le savait. Avec une force concentrée, il attendait : une voiture, des renforts, un véhicule quelconque, d'autres renforts d'où qu'ils viennent, le coup de feu dans la poitrine qui l'abattrait » me dit doucement Carlos avec une calme certitude. Eberlué par la mémoire si spontanément humaine et audacieuse de Carlos, je distingue un chevalier errant que la trahison attend au bout du chemin, un ultrasensible aux illusions qui s'envolent un peu plus à chaque instant. Il voyait partout les mêmes gosses, absorbés dans les mêmes rêves qu'ils ne vivraient jamais, groupes d'enfants en haillons, bras pâlichons, ventres

gonflés de rachitisme. Quand vient le moment du dernier combat du franc-tireur, le révolutionnaire est devenu dans le récit de Carlos un spectre à moitié dévoré par la végétation luxuriante de la forêt bolivienne, touchant la mort du doigt. Dans le même moment pourtant, un grand vent battait dans le cœur de Carlos. Fort et fissuré par l'histoire qui roule dans son propre corps, Carlos à la fin se reprend et se dénoue : « Avec le *Che*, on savait qu'on était le centre du monde ». En ce vendredi, de 18h à minuit, nous avons longuement parlé. La lune brillait maintenant sur le gravier. Un sifflement long suivi d'un court, c'était une chauve-souris. Tout bourdonnait, tout se mêlait dans mes oreilles. J'avais été convié à suivre à la trace, paisiblement, comme un chemin de gratitude et de tristesse. Toute une tendresse, toute une résistance, dont la voix de Carlos était pleine, étaient remontées en nénuphar des gorbis de sous le sol. Manifestement pour Carlos et ses compagnons, les lendemains ne chantaient plus, mais les couchants n'étaient pas sombres.

São Paulo (2003). C'est sa fureur verticale, à ciel ouvert, qui tout de suite éblouit. On veut en explorer la profondeur. Elle a des douceurs infinies qui reposent et des colères terribles qui harassent. Vu d'en bas, de la vallée d'*Anhagabau*, autrefois labour de thé et de café, aujourd'hui autoroute dorsale à dix voies, le géant urbain apparaît glué au ciel : un fantastique engrenage d'à-pics qui tanguent. C'est la haute ville réglée par l'avenue dorée, la *Paulista*, vitrine financière et conquérante du libéralisme sud-américain, flambée de tours bancaires, barres de lumière, et de tours télés, clones d'Eiffel. On se prend à croire qu'on est plus fortuné, répercuté par les façades en miroirs, comme si on plongeait dans une évidence sans retenues. Plus haut encore, tout en haut, naviguent les plus puissants. Leurs hélicoptères avancent d'un toit à un autre. C'est une extrémité de São Paulo, celle où l'on vole, escorté à demeure par une employée, dans le trafic par un chauffeur ou, au-dessus, par un pilote, celle d'où l'on peut recevoir la jungle urbaine comme une palette de bonheurs à saisir, celle aussi qui donne l'impression d'avoir peur, peur de la rue et peur de l'autre. En bas, là où on se ramasse dans les autobus bondés et où la consigne est d'abord d'assurer sa propre survie, on se garde moins de l'autre et on s'arrête, longuement s'il le faut, pour répondre à vos questions. Mais tout aussi sûrement, on sent dans des intonations et des regards, le désarroi de ceux qui se cherchent entre là-bas et ici. La figure du paysan sinistré de Nordeste qui rejoint le sud pauliste comme un eldorado est toujours présente. L'actuel président de la république, Luis Inacio Lula da Silva, o *Lula*, quand il avait sept ans, a fait le même chemin avec ses parents.

Et pourtant, ceux que São Paulo bafoue, l'aiment aussi, comme ils aiment passionnément leur pays, à l'image de ces milliers de « motorboys » qui fendent les rangs des voitures. Stupéfiants contorsionnistes, jonglant avec leurs machines comme avec leurs corps ; passeurs de tous les messages et de tous les commerces, sans lesquels les affaires ne se feraient pas à São Paulo. Ils sont un peu le Brésil comme il marche : tourné vers l'avenir, adossé à des grands adolescents motorisés (rarement au-delà de 125 cm³) et payés (mal) pour aller de l'avant, au risque de déséquilibres qui n'en apparaissent pas moins à chacun comme le réel espoir de tous. Dans le jour qui tombe, le sommet des tours étincelle, encastrées les unes dans les autres, comme une myriade de Legos étoilés. Bien au centre du cercle de lumière, apparaît tout d'un coup, cotonneux, inouï, un zeppelin.

Entre les têtes des immeubles, il tourne lentement. Elles chuchotent entre elles. La ville est enchantée. Ce qu'il peut y avoir dessous comme atrocités, provisoirement recule, s'évanouit même. *Tudo beleza !* Tout baigne ! Aucun démenti de la nature - l'enfer sec du *sertão* ou l'enfer aqueux de l'Amazonie - et de l'histoire - l'extermination des indiens, les dictatures, la pauvreté radicale ou la discrimination raciale - n'empêche jamais les Brésiliens, à quelque échelon géo-social qu'ils se trouvent, de vivre leur pays comme une terre de bénédiction. Tous les peuples répandent sur eux-mêmes un excès de lumière : il faut se voir sous le meilleur jour. La particularité du Brésil est peut-être de réussir cette métamorphose, à tous les instants, mieux que les autres. A toutes ses extrémités, le Brésil est habité comme une contrée du paradis. C'est son impitoyable splendeur.

Port-au-Prince (2004). Le pays appréhendait ce 16 décembre, jour anniversaire de l'accès démocratique à la présidence de Jean Bertrand Aristide, banni au mois de février précédent par des oppositions armées aux contours troubles. On craignait de nouveaux ravages : des chocs, des exactions, des expéditions punitives de milices rivales, tous ces affrontements pris entre rébellion sociale et sédition mafieuse qui ont rythmé le quotidien des Haïtiens tout au long de l'année, avec leurs cortèges de pillages et d'assassinats. Grâce à Dieu, lancent les uns, et aux unités de la Mission des Nations Unies pour la stabilisation de Haïti (Minustah) qui a installé ses campements au cœur des communautés, ajoutent les autres, l'affrontement n'est pas arrivé ce jour-là. Non, personne n'a tiré, ni défilé avec un pistolet sur la tempe.

Ciel radieux et soleil flambant neuf ! Pas d'éclats de violence. Ceux du soleil exclusivement, multipliés et clairs comme le fruit à pain. Pas une traître place de Port-au-Prince qui ne soit ciselée de ses rayons. Partout un grand silence tranquille, plein de menues palabres seulement. L'espace étincelle, comme si les passants - raréfiés ce jour quand même - s'effaçaient dans une transparence sans frontières et sans ombres. Une espérance de merveilles. De fait, ce jour-là, étonnement, Port-au-Prince a (presque) un goût de fête : un jour pour s'amuser, un jour pour respirer surtout, hors des cercles de surveillance et des bandes armées. Une patience incroyablement plane dans la chaudière du midi implacable.

Je suis assis à l'ombre d'un grand manguier. J'aspire le parfum de sa résine, la fraîcheur de son feuillage. Un lézard admirablement effilé, tout vert, me fixe avant de disparaître dans l'arbre vers le ciel. Un taxi pousse un cri à fendre l'âme, avant de redémarrer à ciel ouvert. Une jeune vendeuse avance. Son mouvement de hanches dessine un rythme lent et gracile dans l'air. Ses pas débitent une poussière dorée. Elle exhale un doux arôme de cannelle. En équilibre dans ce plein midi, la ville est à ses pieds. Je la suis sans but précis : le chant à peine audible et si profond qu'elle entonne.

Trois soldats brésiliens me doublent. Ils entrent tranquillement dans le supermarché du coin pour y faire leurs courses. D'accord, ils ont des casques tout bleus ; une couleur qui rassure plutôt lorsqu'elle couvre des chefs militaires. Mais croiser des soldats brésiliens en treillis de combat, en train de faire le plus naturellement du monde leurs achats dans des boutiques de Port-au-Prince, ça fait quand même

un coup. Alors, brusquement, j'ai saisi ce que je n'avais senti que confusément jusqu'ici. Il y avait une énorme anomalie. Et j'ai revu ma copie.

En équilibre dans ce plein midi, les passants sont des silhouettes qui se gardent de trop parler pour ne pas éclater, de trop circuler pour ne pas s'effrayer. En fait, si l'on compare à la multitude qui occupe d'habitude la rue, faute de place sur les trottoirs, il n'y a personne. J'erre dans une ville vide. Le lézard est long parce que la foule est courte. La poussière est dorée parce qu'il n'y a pas le moindre blocus -ce que d'aucuns, ailleurs, appellent un embouteillage. Mais le taxi vomit un nuage noir. Et la belle vendeuse a des doigts délicats et décharnés. Le soleil au fond est redoutable, impitoyablement réparti. En haut, sur les flancs des montagnes Noires, la fraîcheur, la source, le marbre, les mausolées ; en bas, au milieu d'une montagne de détritrus, l'étuve, la vase, la tôle, les charniers. Le partage est trop inégal. Entre la ville haute et la ville basse, la *Panaméricaine* est une route infâme : d'essence, de trous et de boue. Peut-être que la route qui conduit à l'au-delà est ainsi : avec des saveurs de cannelle en plus, pour tous ceux qui y croient. Ce jour de grâce, ce jour port-au-princien, est un frisson retenu.

Belém, Salvador (2005). Serait-ce parce que, en saison de *chuva*, on ne peut naître que de la dernière pluie, ou, plus simplement, parce que la pluie ici est bien chaude, et qu'elle amène sans faute le soleil, toujours est-il qu'on ne s'oppose pas à la pluie à Belém. On la contourne en habitué, par un crochet d'une centaine de mètres quans elle coupe la rue à l'endroit où on veut la traverser ; on la regarde, apaisé, de sous le porche où on attend qu'elle s'arrête, et on lui sait gré de cette détente : on goûte la nouvelle luminosité de la ville quand elle s'éloigne.

Ailleurs la pluie peut tout effacer et fermer les yeux de chacun. Ici non. Elle fait briller les façades et met des noms sur les visages. J'ai voulu pendant une de ces pluies en savoir plus sur ce gamin qui était venu s'abriter à côté de moi : « - Comment t'appelles-tu ? », « - Victor Hugo » m'a répondu le misérable. « - Et ton nom ? », « - Quel nom ? », me lança-t-il. Il n'avait pas à en dire davantage. Et moi je me demandais quel avait été son visage quand, pleurant, il était venu au monde. Belém de tous les visages, indiens, européens, africains entrelacés, de toutes les essences et de toutes les saveurs.

Pendant ce temps, à Salvador, le vieux *cantador* chantait, dans un bar du port, les jours d'attente et de crainte de Camila et son retour par un matin clair sur les eux bleues de la *Bahia de todos os santos*, après dix ans d'absence au sud, dans une ville qui pourrait englober dix fois Salvador. Pour échapper à la pluie qui s'était mise à tomber plus fort, un *menino de rua*, l'enfant des rues, ici aussi, était venu s'abriter sous l'auvent du bar. Le patron fit la grimace, discrète, et lui fit comprendre de se trouver un autre lieu pour se sécher. « Mais je suis aussi fils de Dieu » protesta tranquillement le gamin, avant de s'éloigner lentement. Il n'a rien dit d'autre. Il avait tout dit.

Saint Georges de l'Oyapok (2003). Désorienté, M. Labonté il inventait des gestes, il grognait. Il avait fait une croix avec les bras, ouvert la bouche en agrandissant avec les mains le grand trou ouvert. La demeure de ce notable de la communauté Palikur se remplissait de monde, comme pour une fête. Son

cœur paraissait battre aux cents coups, rien qu'à se rappeler sa vie à la croisée acharnée des quatre langues qu'il parlait (palikur, créole, français, portugais), comme s'il était de nouveau en train de courir, avec ses langues, après sa vie : la plaie ouverte dans son histoire par l'acculturation inégale des langues qui l'habitaient, se rouvrait douloureusement quand il se rappelait. Il y avait du monde dans tous les coins de la maison. Au début on chuchotait, puis le brouhaha n'avait cessé d'augmenter. Il se redressa en s'appuyant sur ses coudes et se racla la gorge pour demander le silence. Il ne savait pas pourquoi. Il sentait une envie impérieuse de parler, de prendre les mots qui lui venaient et d'en faire son récit. Mais au fond de lui, il y avait un grand vide, un trou sans fond.

De nouveau lui revint toute vive la trace de ses premiers pas en Guyane. La première chose dont il se souvient c'est son âge, quelques mois : « oui, je suis arrivé ici, ma mère m'a raconté que je sortais de là-bas, que j'avais trois mois ». Le passage, mais pas nécessairement le bonheur, était dans la langue de la métropole : « on ne pouvait pas parler palikur en classe, le professeur disait non, parle français, ouais parle français ». Ca y est, il avait pu enfin le dire. Ca y est, j'ai fait comme vous me l'avez demandé, m'a-t-il dit, étrangement, comme s'il exhumait ses mots. Dans la chambre à peine éclairée maintenant par la lune, ses yeux brillaient, humides : « pour moi, le français c'est la plus jolie des langues, mais je ne réussis pas à le parler ». M. Labonté ne se considérait pas comme locuteur de ce français que pourtant il parlait, comme si sa migration chaotique rendait son identification à cette place-là, insatisfaisante, épuisante ou impossible. Il se mit à pleurer. J'ai cru discerner des larmes, une image soi entachée de doute : « malgré on est les indiens, mais on parle plusieurs langues, sans avoir de l'école ». Certains jours, confia-t-il, il ne parvenait pas à décider qui il était. Il ne savait pas si il était de cette langue ou de cette autre, l'enfant de cette rive, de celle-là, la brésilienne en face, ou d'une troisième. Quelque chose au fond de lui, soufflait qu'il était d'ailleurs, par exemple du fleuve, des méandres indéfinis du fleuve et du flottement d'un langage composite qui s'inventait.

Mexico (2006). *Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers....* Ce n'était pas les mêmes qu'il y a cinq ans. Si semblables pourtant. Quand c'est l'unité humaine qui est en jeu, les dénominations partisans comptent peu. Comme un fleuve bienfaisant, comme un long fleuve tranquille, diraient certains, et comme un arbre dans la forêt, Ils étaient venus ce mois d'août une nouvelle fois avec, chevillés au corps, l'humilité et les grandeurs, les mirages et les labeurs, les rires et la rage, accumulés là-bas dans le silence de leurs langues désertées. Une fois encore, ils étaient venus par tous les chemins cardinaux, avec un but et une destination plus haute que l'avenue monumentale et très verte de Mexico, la *Reforma*, où de bout en bout, jusque sur le *Zocalo* central et géant, ils s'étaient plantés et que le nouveau décompte des voix de l'élection présidentielle dont ils contestaient la régularité : ils étaient venus à la rencontre de leurs vies et de l'avenir du pays. Quels bonheurs, quels désastres dans cette confluence ? Ce n'était pas des jeunes. Ils étaient surtout indiens. C'était le peuple qui marche, le peuple en marche entre les mots, de faim et de soleil, puissant dans l'indistinct roulis d'une aride condition séculaire, sortie du tombeau, et dont les chances d'avenir se dérobaient. Ils voyaient comme tout cela s'était transformé, comme le pays avait profité et grandit, et que, quand ils mettaient leur main devant la

bouche et qu'ils disaient leur monde avec leurs mots, personne ne leur répondait. Le temps de leurs langues et de leurs visions étaient clos. J'étais sidéré de les entendre voir et parler ainsi. En fin de fin, on ne les connaissait pas.

Notre dernière mémoire se vide. Nous arriverons de moins en moins à nous souvenir des origines. Bientôt il n'y aura plus qu'un grand écran blanc à la place. Nous n'arrivons plus à nous souvenir. Il y a quelque chose de neuf. Qui aura de l'eau, si nous ne montons pas tous les jours à la source ? Ils étaient là, comme des qui refusent l'abandon de leurs cultures millénaires et qui se rassemblent avec fermeté pour enseigner à leurs enfants, au pays tout entier, le droit de (se) dire et de choisir. Car il n'est pour un pays de vraie richesse que celle qu'il a choisi librement et collectivement. Les campements, tendus d'arbres en carrefours, étaient l'image précise de ce drame, la force de ce peuple, le scénario obstiné et résistant d'où devait germer une nouvelle société.

Perdus dans la nuit, et commentant encore les discours des médias, ils sont de pures voix, seulement des voix qui surgissent du néant, des voix en cercle autour d'un foyer qu'ils transmettent et ne peuvent plus voir. Passant le matin et retournant le soir, durant plus d'un mois, j'ai tout cela dans les yeux et les oreilles : le mouvement inapaisé, la houle des têtes, la douceur et le fracas des huées ou des acclamations, au fur et à mesure des apparitions télévisées.

C'était un vendredi d'août, je me souviens du jour, parce que, d'une tente convertie en église, un militant converti en prêtre - dont l'incantation est rendue nasillarde par un haut-parleur - appelait les fidèles à une prière solennelle. Cela ne l'empêchait pas le reste du temps d'être militant, et de révéler aux passants les exactions et les fraudes qui l'avaient amené à faire le voyage pour s'arrimer à la *Reforma*. C'est un vieil homme vêtu d'une toge blanche, chaque jour renouvelée et flottant noblement autour de son corps noueux. Il circule dans la journée entouré de la considération visible du campement. Des femmes et quelques fillettes, assises dans la forme d'une cour, se peignent leurs longs cheveux les unes les autres, avec des grâces qui se répandent aux alentours. Soudain elles se mettent à battre des mains. Elles entonnent leurs chants. L'une d'elles se lève et dessine d'un mouvement des hanches un rythme lent et gracile dans l'air. La voix des chanteuses débite les vers déchirés en bribes nostalgiques. On suit à la trace comme un chemin de tristesse.

Toute une tendresse, dont ces voix sont pleines, remonte en nénuphar de l'oubli : « Avoir fait tant de sacrifices, et me retrouver à végéter. Je suis au bout du rouleau. Regardez les châteaux que les riches se font construire là-bas dans la lumière de Lomas, alors que nous sommes sans eau les jours de soleil et que nous nous enfonçons dans la boue noire et puante les jours de pluie. S'il n'y avait pas les enfants, il y a longtemps que j'aurais mis fin à mes jours », me souffle soudain, comme presque tous les jours, à chacun de mes passages, Victor, homme à tout faire dans le Chiapas. Il n'a rien à oublier, mais il s'épuise de bonds en bonds de paroles. Sur le bord du chemin, de jeunes paysannes se tiennent presque au garde-à-vous quand je les croise. Le vent soulève légèrement leur robe. Elles acheminent des cargaisons de légumes au peuplement transitoire de la *Reforma*. Dans certaines sections, avec leurs marchés de plein air, leurs espaces

de rencontres et leurs lieux intimes, leurs autels et leurs restaurants improvisés, on se croirait chez eux. On est chez soi dans sa langue maternelle et dans son accent : « Il y a des choses que je ne saurais dire qu'en maya », reprend Victor. « Parfois, ce n'est pas le sens qui compte, ce sont les mots pour leur musique, la sensualité qu'ils dégagent, tu comprends ? ».

Oui, je croyais comprendre qu'ainsi un peuple entier, lentement, recommence ses moissons et se projette, sans le savoir peut-être, dans la vérité de son avenir. Et qu'importe de dire déjà : où et comment ? Ceux qui, à nouveau sont là, connaissent la route. Ils lèvent la tête et se comptent. Avec leurs cris retrouvés, ils sont une nouvelle part du monde, reçue en partage et glanée partout. Ils sondent et lèvent le ferment universel. En eux, c'est tout l'effort commun qui prend vie et toute cette tension qui se concrétise pour concilier l'amour et la rage, la communauté et l'intrus, ce qui rayonne et ce qui pèse.

A Port-au-Prince, le bidonville où l'on se débat le plus pour survivre s'appelle *Cité Soleil*. A Rio, il y a *Cidad de Deus*, la Cité de Dieu. Eclats d'Amérique, ardentes Amérique. Une condensation aride et magique de foi et de soleil ; pourtant les indiens, les mineurs et les jours enterrés du Mexique, de Bolivie, d'Haïti et d'ailleurs, imposent sans cesse à qui voyage d'évaluer l'ivresse du dépaysement à la lumière de leur éclatante vérité : sacrifiés et résistants. Ils sont au centre du voyage de ceux qui viennent du *premier monde*, non pas comme une promesse mais comme un appel : une invitation à reconnaître et à transmettre que le centre du monde désormais est partout, enfin.

Le voyage est cette utopie qui nous invite à inventer une éthique du partage en nous poussant à déplacer le regard que nous portons sur nous-mêmes : à faire, à l'intérieur du voyage géographique, ce petit mais très significatif voyage, à recommencer après chaque retour, qui devrait nous conduire à ne plus nous percevoir comme étant du centre de ce temps ou de la périphérie d'un autre temps, mais du centre invisible d'un monde bien identifié, tous collectivement porteurs d'une manière présente de se mesurer à l'histoire à venir.